

inconnu du latin ; il apparaît en 1539 comme une création purement française. Aujourd'hui, un détour par le verbe *affecter* permet à un locuteur quelque peu savant de percevoir un lien entre les *affections* de l'âme et les *affections* du corps ; mais étant donné que *affection de l'âme* est devenu très rare pour dénoter toute espèce de sentiments et que le verbe *affecter* ne signifie jamais « causer de l'amour », *affection 1* « tendresse » et *affection 2* « maladie » sont pratiquement homonymes.

Étant donné l'importance des emprunts et tout spécialement des emprunts savants dans l'histoire du vocabulaire français, il est probable qu'un inventaire exhaustif ferait apparaître un nombre considérable d'items concernés par ce phénomène.

3.6. L'argot

L'argot est un langage de complicité tendant à exclure de la communication la multitude des non initiés. Un certain nombre des procédés utilisés par les locuteurs qui se constituent un argot sont à l'origine de puissantes démotivations et par conséquent créateurs d'homonymie. Le mot de « procédé » n'est pas impropre dans la mesure où, à la différence des évolutions étudiées ci-dessus, celles qui vont suivre peuvent être considérées comme conscientes et même voulues, ainsi que l'obscurité qui en résulte souvent.

1. L'abréviation.

Être à la coule doit être une abréviation de *être à la couleur*, l'argot ayant considérablement développé la potentialité du mot *couleur* qui existe dans la locution usuelle *sous couleur de...* : la notion d'une surface trompeuse recouvrant une réalité profondément différente. La *couleur* est donc un mensonge, un maquillage, une matière habile de faire quelque chose de malhonnête, d'où la nécessité d'initier, de *mettre à la coule* celui dont on veut faire un complice. Mais étant donné que la locution abrégée a totalement éliminé la locution complète, le mot *coule* apparaît comme un dérivé obscur de *couler* qu'on ne sait comment rattacher sémantiquement au verbe de base supposé. En fait, *coule* est devenu une sorte de mot-racine, homonymique du radical de *couler* aussi bien que de celui de *couleur* et a subi une démotivation totale.

Quelques locutions signifiant « partir », « s'enfuir », totalement démotivées, doivent leur obscurité à une abréviation : *lever* s'explique par *lever l'ancre* ; *faire la paire* par *faire la paire de jambes*, « mettre en action les deux jambes à la fois » ; *mettre les bouts* par *mettre les bouts de bois (en action)*, les *bouts de bois* pouvant dénoter les jambes, par métaphore, au même titre que n'importe quel objet mince et vertical. Inutile donc de chercher si par hasard la notion de « départ » ou de « fuite » se trouverait incluse dans le S. de P. de *bout*. Elle n'y est pas ! Cet emploi nouveau du

mot *bout* ne constitue pas une saisie de plus sur son cinétisme, mais crée une locution synchroniquement indécomposable et parfaitement obscure, un pur homonyme.

2. Les jeux de mots.

Ceux-ci peuvent reposer sur une simple paronymie. Dans l'argot des écoliers, les *filles* sont (ou étaient, il y a quelques décennies) des *quilles* ; celles-ci répliqu(ai)ent en appelant les garçons des *boules*. Inutile de chercher le trait « féminité » dans *quille* et le trait « masculinité » dans le sémème de *boule*, pas plus que celui de « fuite » dans *bout*.

3. L'archaïsme.

La locution *avoir les foies* combine l'abréviation à l'archaïsme. Jusqu'à Harvey (1628), on considère que le sang est fourni aux veines par le *foie*, qui par conséquent est normalement rouge ; s'il est *blanc*, l'individu ne reçoit qu'un sang anémié qui en fait un lâche ; le lâche est donc quelqu'un qui a *le oie blanc*. Au xvii^e siècle, on voit se développer à la fois un archétype du foie (« *chaleur de foie* « ardeur, emportement » ; *de bon foie* « de bon [coeur, sincèrement] » ; *mon petit foie*, terme d'affection, *par mon foie*, juron) et un emploi pluriel de ce mot, cité par Huguot, *faire grand bien aux foies de*, « faire grand plaisir à », illustré par un exemple de Brantôme « Cela faisoit grand bien *aux foyes* de la reine sa mère, qui... s'en esjouissoit beaucoup ». *Avoir les foies* est donc une abréviation de *avoir les foies blancs*. Mais au xxi^e siècle, il n'existe plus d'archétype du *foie* ; aucun locuteur ne songerait par exemple à voir l'organe de la peur alors que le coeur serait celui du courage ; et par surcroît, il est conçu comme un organe unique [excluant toute pluralité. Cet emploi est donc totalement démotivé.

Dans l'expression *prendre son pied*, *c'est le pied !*, le mot *pied*, interprété aujourd'hui comme signifiant « plaisir » et plus particulièrement plaisir sexuel, signifie à l'origine « profit », « mesure de la part de butin qui revient à chacun après un vol » et remonte à l'époque où le *pied* était encore une « unité de mesure » dans le langage courant. Aujourd'hui où cette locution est largement répandue et où son origine est entièrement oubliée, elle a un caractère burlesque en raison de son absurdité même, le *pied* n'étant pas une partie du corps particulièrement érogène.

[4. Le synonyme expressif reposant sur un symbolisme commun.

Si la locution *se faire des cheveux* (blancs) relève de l'abréviation, *se faire du mouron* relève du synonyme expressif, les cheveux, les poils, pouvant être assimilés à toute végétation courte (v. *cresson* « pubis féminin »). Or, plus d'un locuteur emploie *se faire du mouron* sans employer *mouron* comme synonyme de *cheveux*, en ignorant même l'existence de cette synony-